

Fabien Quérault

Lac de l'Est

La lumière avait jauni. Le pavillon au sommet de la colline virait à l'ocre. D'ici quelques heures, le bois de camphriers que le vieux Lao He venait de traverser s'endormirait, oublierait la torpeur de l'après-midi pour renaître à la fraîcheur et aux gestes furtifs de la nuit.

Lao He se trouvait maintenant dans la pépinière du parc, où arbustes et plants croissaient avant d'être repiqués. Des agaves voisinaient avec des bambous et des érables en pots, qui eux-mêmes jouxtaient cyprès et jeunes pins. Lao He s'assit et épongea son front parcheminé. Il n'y avait aucun air ici. Les arbres n'osaient pas bruire dans l'étuve éclatante de l'après-midi. Le vieillard s'abritait du soleil à l'aide d'un grand parapluie rouge. Ses membres noueux et couleur brique désignaient l'homme de plein air.

Lao He rejoignit la route en direction de la sortie ouest du parc. Il dépassa le petit lac où les jardiniers faisaient croître les plants de nénuphars. Des essaims de moucheron, rendus fous par la chaleur, s'agitaient frénétiquement près de la surface, comme si la vue d'un élément plus frais que l'air où ils se débattaient recelait quelque pouvoir apaisant. En ce début de juin, anormalement étouffant, les hommes aussi étaient frappés de folie. La marmite de Wuhan avait commencé à bouillir. Sous le couvercle de ce ciel continuellement encombré de poussière, les habitants allaient cuire pendant trois mois. Ce feu exacerberait tout : les odeurs, le trafic, les bruits, l'énervement des corps. Il écraserait jusqu'à l'abrutissement toute une population qui, lorsqu'une rixe ou un accident se produirait, laisserait exploser cette tension puis, la tempête calmée, se regarderait avec hébétude, sans se reconnaître. L'été ensauvageait la ville. Des adolescents se suicidaient, des familles se déchiraient, des automobilistes s'ouvraient le crâne. Toute forme de gêne et de contenance disparaissait.

À la maison, la belle-fille de Lao He avait déjà allumé la climatisation. Son fils et lui n'en éprouvaient pas encore le besoin, mais, comme elle venait du Nord, Meng Meng avait beaucoup de mal à supporter l'été wuhanais.

L'appartement était plus froid qu'un frigo. Aussi Lao He passait-il la saison dehors, et surtout dans les parcs qui bordaient le lac de l'Est. Le jardin de Li Yuan, celui de Mei Yuan, la forêt de Moshan, le parc forestier de Jiufeng, voilà les domaines où il estivait.

Ce jour-là, ses pas l'avaient mené au parc de Ma'anshan. Il connaissait bien les gardiens, qui le laissaient entrer sans ticket.

— Tiens, voilà Lao He qui va faire sa promenade, disait l'un.

— Faites attention aux serpents, Lao He, ils pullulent en cette saison, prévenait un autre.

Au printemps et au début de la saison chaude, les bouddhistes procédaient en effet à de fréquents lâchers de serpents dans les zones sauvages. Libérer un animal dans la nature permettait d'améliorer son karma. Ainsi pas un jour ne s'achevait sans que le chemin du vieil homme ne croise un ou deux ophidiens. Craintifs, ils déguerpissaient du sentier dans un bruit d'herbes et de feuilles froissées.

Lao He s'était d'abord engagé sur les pentes de la colline située face à l'entrée du parc, à droite de l'étang où les couples venaient se faire photographier avant leur mariage. Dans les montées, il se servait de son parapluie comme d'une canne. Les bruits de la circulation s'étaient dissipés,

le vieillard avançait dans un silence que seuls troublaient les oiseaux et les cigales abasourdis de chaleur, et les essaims de moustiques qui, en de véritables orchestres, venaient fredonner leur petite musique aux oreilles du promeneur. La forêt s'épaississait et refermait son étreinte au fur et à mesure que la route s'amenuisait, qu'elle se faisait chemin caillouteux, puis sente de terre. Avec les arbres, l'humidité augmentait, si bien qu'on aurait pu se croire dans une véritable serre.

Sur le sentier menant au sommet, Lao He était passé en vue d'un groupe de tombes où de récents visiteurs avaient fait brûler de gros bâtons d'encens et présenté aux morts des offrandes d'oranges et de pommes. Des emballages de plastique rouge gisaient autour des stèles.

Il avait parcouru la crête avec grand plaisir. Un vent léger remuait la cime des arbres et emportait la chaleur vers le lac, libérant l'air du plomb qui l'aggravait. Et, sur le plat, son genou douloureux se laissait enfin oublier.

Lors de la descente, il avait voulu couper à travers bois, mais s'était heurté à un mur de ronces inextricables qui l'avait forcé à rebrousser chemin pour emprunter l'autre versant. Alors, à mi-côte, dans la pénombre du sous-bois, au milieu des troncs, des lianes et des branchages, lui était

apparue l'auréole blanche et rose pâle d'un magnolia en fleurs. Cette épiphanie végétale l'avait captivé pendant un long moment. Puis le cri plaintif d'un koël l'avait tiré de sa rêverie et Lao He avait poursuivi sa route.

En bas, il avait dû se frayer un passage dans le tapis de fougères qui couvrait le pied de la colline. Ses jambes et ses pieds avaient disparu dans le frémissement des feuilles. L'endroit lui avait rappelé la forêt de Majiafan, où, il y a bien longtemps, il avait joué à la guerre avec son frère et les enfants du voisinage. Les fougères, alors, étaient plus grandes qu'eux. Ils y attendaient l'ennemi à la façon des araignées dont regorgeaient les sous-bois, pour mieux surgir avec des cris de rage.

Une fois sur le sentier, Lao He l'avait suivi jusqu'au bord du lac. Il avait longé la berge, plantée de métaséquoïas aux racines immergées, puis, après avoir traversé deux ou trois routes goudronnées, afin de rejoindre la pépinière, s'était renfoncé dans l'épaisseur des bois. Quand il quittait les chemins, un sourire ne manquait jamais d'apparaître sur son visage craquelé. Malgré les mises en garde de son fils et de sa belle-fille, Lao He s'aventurait avec délices hors des sentiers pour se perdre dans le labyrinthe des troncs et s'abandonner aux hasards de la végétation.

*

Après la maisonnette et la barrière de la porte ouest du parc Ma'anshan, Lao He se retrouva sur la route Tuanshan. Cette route longeait le lac un moment puis bifurquait sur la gauche pour finalement le rejoindre un ou deux kilomètres plus loin. Les carrelets au repos se reflétaient à la surface des eaux, que rien ne venait troubler. L'air s'était immobilisé, comme pour mieux contempler la muraille de nuages qui, là-bas, interposée devant le soleil, jaunissait la moindre parcelle du paysage.

Le cri des enfants qui s'attardaient dans le parc parvenait encore au vieillard. Des voitures le frôlaient. Des familles profitaient de l'eau du lac pour laver leur véhicule à peu de frais. Sur la pente bétonnée de la berge, des vaguelettes savonneuses dévalaient qui formaient sur l'étang des halos blancs diaphanes. Puis apparurent ces restaurants sur pilotis où les touristes venaient goûter le poisson de Wuchang et autres plats locaux, et enfin une zone plus ou moins bâtie où le chaos d'une végétation en croissance le disputait à l'occupation humaine. Le soir avait calmé l'ardeur du jour et le vieillard dépassa un groupe d'adolescents qui jouaient au basket. Dans les fissures du terrain, les herbes proliféraient.

Une rumeur de klaxons et de voix monta tout à coup dans l'air tiède. Les touristes et les autocars se pressaient à l'entrée du parc Moshan pour admirer les lotus en fleur. Le festival des lotus du lac de l'Est battait son plein. Venus de toute la province du Hubei et de plus loin parfois, des milliers de visiteurs se déversaient chaque jour dans la partie lacustre du jardin pour photographier les corolles épanouies. D'un rose pâle à un intense magenta, les fleurs punctuaient la surface des étangs telles des apparitions magiques au-dessus du terne, du vaseux et de toute la matière en décomposition dont elles se nourrissaient.

— Maman, maman, moi aussi je te prends photo ! éclata une petite fille sur sa droite.

— Où est mon fils ? s'inquiétait un père.

— Le billet d'entrée coûte dix yuans, préparez vos sous, lançait à la cantonade une guide affublée d'une casquette orange vif.

— Brochettes d'agneau, brochettes d'agneau ! vociférait un adolescent du Xinjiang à la moustache naissante de derrière son gril ambulante.

— On s'achète deux tranches d'ananas ? demanda un jeune homme à sa petite amie.

— Regarde, regarde les fleurs, Baobao ! dit une mère à son fils qu'elle portait contre elle en lui désignant l'étendue d'eau.

Lao He se fraya tant bien que mal un chemin à travers la cohue, puis prit la route nord et retrouva le silence avec bonheur. Les voitures étaient rares sur ce tronçon.

Sur sa droite, derrière un mur d'enceinte surmonté de tuiles vertes vernissées, se trouvait une partie du parc où il n'avait jamais mis les pieds. Lao He se réservait ainsi des zones où il s'interdisait d'aller pour en préserver l'attrait, pour laisser à son imagination un champ où s'ébattre. Il brûlait de franchir ce portail et de porter ses pas vers ces étangs et les bosquets qui les dominaient, qu'il pouvait deviner à travers les ouvertures en forme d'éventail que l'architecte avait ménagé dans la muraille. Mais mieux valait laisser reposer l'endroit sous le voile de l'ignorance. Lao He pouvait ainsi s'y représenter ce bassin parfait, depuis longtemps détruit, où sa femme et lui avaient rêvé pendant de longues heures, un autre après-midi de juin.

Jeunes mariés, ils étaient venus à Wuhan pour leur voyage de noces. Ils habitaient alors un village dans le comté de Jingshan. Arrivés à la gare, ils avaient pris le premier bus rencontré, étaient descendus au terminus et

s'étaient retrouvés dans un parc désert encore en construction. Le seul espace aménagé était un étang creusé à la va-vite puis semble-t-il oublié. Des nénuphars y avaient poussé et une jungle de hautes herbes le ceinturait. Tout autour s'étendait un bois de camphriers. Les gerris circulaient entre les corolles blanches et pourpres comme des patineuses. Des hirondelles frôlaient la surface pour gober moucheron et moustiques. Un léger vent venait par moments agiter les branches et rider le miroir de l'eau. Charmés par ce spectacle, Lao He et sa jeune épouse s'étaient assis près du bord puis avaient disparu dans les herbes. Quelques heures divines s'étaient écoulées. Un peu plus tard, tandis qu'ils reposaient nus dans un halo de verdure plus confortable que toutes les couches impériales, bercés par le bruit des insectes vaquant à leur besogne, baignés par la lumière ambrée du soir, Lao He avait cueilli un nénuphar et en avait couvert le sein de sa bien-aimée. Il lui avait semblé que le cœur de la jeune femme gisait sur sa poitrine, ouvert, pour se repâtrer lui aussi de l'or du couchant.

Quelques mois plus tard, il était devenu instituteur à Jingmen, où il avait enseigné le chinois et les mathématiques pendant deux ans avant d'obtenir un poste dans une école primaire de la banlieue de Wuchang. Ils avaient alors déménagé et fait leur vie ici.

Sa femme était morte il y a dix ans déjà et il vivait aujourd'hui avec son fils aîné, sa belle-fille et leur fils. Leur immeuble se délabrait, faute d'entretien. L'appartement se trouvait au cinquième étage sans ascenseur. Cela gênait moins le vieil homme que Xiao Hao, son petit-fils, qui se plaignait constamment de l'inconfort et de la vétusté de la résidence, sans doute parce que la plupart de ses camarades habitaient dans ces nouvelles tours dont les squelettes se dressaient un peu partout dans la ville. Lao He sentait qu'il était devenu lui aussi une chose du passé. On ne lui demandait plus rien. C'était comme si la vie attendait qu'il s'en aille. Alors il s'en allait.

Il parvint au pont Gengis Khan, comme il l'appelait. Une statue de bronze haute de cinq mètres figurant le torse du conquérant se dressait en son milieu. Le khan était en train de bander son arc et la flèche allait bientôt partir. Du pied de la statue, lorsque l'air n'était pas trop empoussiéré par la pollution, on apercevait toute la partie sud du lac. Gengis Khan dominait les eaux comme jadis il avait régné sur les terres. Lao He, pendant ses cours, avait souvent évoqué ses hauts faits, même s'ils ne figuraient pas au programme. La quête sans fin de l'homme des steppes, dont l'empire avait fini par s'étendre de la Corée à la Turquie, fascinait les enfants. Leurs yeux se mettaient à briller quand l'instituteur entamait le

récit d'un nouvel épisode guerrier. Les histoires que Lao He racontait à son sujet n'étaient pas toutes véridiques, mais son talent de conteur s'était huilé avec les années et il avait réponse à toutes les questions et à tous les doutes de ses jeunes auditeurs. C'est de cette manière qu'il avait pris l'habitude de récompenser un devoir bien fait ou une journée où les élèves s'étaient montrés particulièrement studieux.

À l'autre bout du pont s'étalait un quartier de vieilles bicoques, reliques d'une ancienne vie rurale. Ces cabanes seraient probablement bientôt balayées par un chantier. Dans les cours, poules et canards s'ébattaient, des chiens vautrés dans la poussière jouissaient, l'œil heureux, de l'accalmie provisoire des températures, les objets les plus incongrus et les plus dépareillés s'accumulaient. Ces maisons ne formaient pas des ensembles cohérents et organisés. Elles semblaient plutôt des îlots sur le rivage desquels était venu échouer tout ce que le monde avait décrété obsolète. C'était dans une telle ferme de bric et de broc que Lao He avait grandi à Majiafan, dans le comté de Jingshan. Son père avait un élevage des porcs. Un poulailler, où ils gardaient leur volaille des renards, bordait le devant de la maison. Directement après l'entrée, c'était la cuisine et son sol de terre, puis venait la salle à manger, que lui et son père avaient carrelée ensemble

et qui faisait aussi office de chambre pour ses parents. Son lit à lui se trouvait sur l'aile droite du bâtiment, qui servait de débarras et que plus tard un sofa avait transformé en salon occasionnel où son père fumait et jouait aux cartes et au mah-jong avec les voisins. Les toilettes étaient à l'extérieur, dans la cour. En hiver, ils se lavaient au lavabo de la cuisine et, en été, dans les lacs environnants.

*

La lumière achevait de décliner. Seules les pointes des conifères bordant la route luisaient désormais. La nuit allait lentement s'avancer et apaiserait les conflits, endormirait l'espace de quelques heures ce malaise que la chaleur suscitait et ravivait chaque jour, comme une blessure qui se rouvrait.

Un vélo apparut à l'autre bout du paysage. Lao He n'était plus très loin maintenant de son quartier. Il devina la silhouette d'une jeune femme en train de pédaler. Une voiture la suivait de près, qui roulait au pas. Puis le véhicule accéléra jusqu'à parvenir au niveau de la bicyclette, la vitre arrière s'ouvrit et quelque chose de long en sortit. Ce n'est que lorsque la jeune femme s'effondra tout à coup dans le fossé que les déflagrations parvinrent à Lao He et qu'il comprit qu'il s'était agi d'un fusil. La fenêtre s'était

refermée. La voiture partit en trombe et fonça dans sa direction. Pris d'horreur, le vieillard s'était figé. Il ne songea même pas à plonger dans le bas-côté. Le véhicule, une Buick de luxe noire, le frôla et la poussière soulevée le fit cligner des yeux. Il se retourna : aucune plaque d'immatriculation. Et les vitres teintées l'avaient empêché de distinguer les traits des passagers.

Laissant là son parapluie, il se mit à courir en direction de la jeune femme. « Trois coups de feu, un bruit énorme. Je ne peux pas être le seul à les avoir entendus. Quelqu'un d'autre va arriver et appellera une ambulance », pensa-t-il en clopinant du plus vite qu'il pouvait. Son genou le tiraillait. Il refusa de l'écouter. Comme son cœur était près d'éclater, une silhouette prit forme dans le ravin. Elle ne bougeait pas. L'une des roues du vélo pointait vers le ciel jauni. Le souffle pantelant, il descendit vers la victime. La jeune femme devait avoir dans les vingt ans. Elle reposait la tête en bas dans l'herbe haute du talus. Lao He se pencha sur elle, appela, la secoua, mais il était trop tard. Les yeux et la bouche de la fille étaient grands ouverts, médusés par le choc. Des trois projectiles, seuls deux l'avaient atteinte et traversée de part en part. Le ventre s'ouvrait en

direction du ciel. La deuxième balle avait emporté le sein droit. Lao He se recula et s'affaissa dans l'herbe.

Au bout de quelques minutes, comme personne ne venait, il sut qu'il lui fallait rejoindre la maison la plus proche pour appeler les secours. Mais ses yeux s'attardaient sur les deux trous rouges de la morte. Il revit la corolle déposée jadis sur la poitrine chérie. C'était maintenant deux nénuphars qui flottaient devant lui et le vieil homme ne pouvait s'en arracher.

L'auteur

Fabien Quérault est né en 1980. Après des études de lettres classiques, il a passé 10 ans dans le monde chinois (Chine et Taïwan).

Il est l'auteur du recueil de nouvelles (inédit) *Contes de la Chine ordinaire*, d'un récit sur son expérience chinoise, et il est en train d'écrire son premier roman, une dystopie également située en Chine, qui se déroule en 9035.

Il a publié "Apesanteur", Rue Saint-Ambroise, septembre 2019, et "Le pénitencier", XYZ, février 2016/